

Marcel Gutwirth, *Jean Racine, un itinéraire poétique*,
Montréal, Presses de l'Université, 1970, 179 p.

Maurice Delcroix

Volume 4, Number 2, août 1971

Orientations de la pensée au XVI^e siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500184ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500184ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delcroix, M. (1971). Review of [Marcel Gutwirth, *Jean Racine, un itinéraire poétique*, Montréal, Presses de l'Université, 1970, 179 p.] *Études littéraires*, 4(2), 221–224. <https://doi.org/10.7202/500184ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Marcel GUTWIRTH, *Jean Racine, un itinéraire poétique*, Montréal, Presses de l'Université, 1970, 179 p.

Comme l'annonce l'avant-propos, cet itinéraire poétique combine la chronologie des pièces et leurs apparentements. Témoin les titres des chapitres : après « Thèbes » et « la Tentation de l'Orient » (*Alexandre et Mithridate*), chacun a sa muse révélatrice, Calliope (*Andromaque et Iphigénie*), Thalie (*Jes Plaideurs*), Clio (*Britannicus, Bérénice, Bajazet*), Melpomène (*Phèdre*), Polymnie (*Esther, Athalie*). On devine que Racine sera présenté dans la variété de son évolution et avec une certaine coquetterie de l'expression. Même la synthèse introductive en témoigne : par exemple, elle montre le lieu racinien, édification de l'imaginaire, oscillant entre un ici claustré et un ailleurs. Qu'on ne se méprenne pas devant ce vocabulaire thématique : l'examen des œuvres s'attache à leur littéralité. Lorsque la matière s'y prête, il ne néglige, ni l'insertion historique de Racine, ni ses sources — autre voie d'un itinéraire poétique : *la Thébaïde* entraîne un regard sur Euripide et Rotrou, *Alexandre* sur Corneille, *Andromaque* sur Virgile, etc. Quant au contenu, la densité du genre ne permet pas qu'on en rende compte de façon complète. La conclusion, qui rétablit la stricte chronologie des œuvres, dégage la signification métaphysique du devenir racinien. Au travers des avatars d'un sacré combiné ou réduit au monstrueux, tantôt assumé par l'amour, tantôt desséché dans le juridisme comique, restauré finalement dans sa cruauté, on aura vu mûrir une relation tragique propre à Racine : le monstre victime de l'innocence qu'il persécute, image d'un univers

de corruption où la pureté ne serait pas salvatrice.

M.G. a choisi le genre de l'essai. À une critique thématique qui réduirait à l'unité la cohérence de Racine¹, il oppose l'itinéraire d'un *devenir* (p. 161) riche en renouvellements. C'est appliquer le genre favori de la « nouvelle » critique à une préoccupation de l'« ancienne ». Leur procès est évoqué (p. 160, n. 5), mais le livre apparaît comme une réduction de leur différence. Certes, ces allusions aux nouveaux critiques — deux sont morts à cette heure — ne peuvent tenir lieu d'examen et on peut le regretter : même sceptique à l'égard de la psychocritique ou du *Dieu caché*, comment négliger qu'ils avaient inscrit les variations de l'unité racinienne, l'une dans l'évolution d'une structure psychique, l'autre dans une dialectique décidément historique ? M.G., qui place Charles Mauron parmi ses principaux créanciers (p. 173) — aux côtés de Raymond Picard —, ne le cite que pour le reprendre (p. 101), mais il s'essaye lui-même à la psychologie des profondeurs (pp. 32, 38, 44, 67, etc.). D'autre part, il ne renie pas ses propres intuitions thématiques : non seulement son itinéraire met l'accent sur cette « problématique racinienne de l'innocence », déjà étudiée dans un article antérieur (1962), ou rapproche les tragédies de la légende troyenne et, conformément à un second article², celles du Grand Vaincu ; mais encore il s'interrompt çà et là pour suivre d'un regard l'évolution du lieu racinien (pp. 104-105), le

¹ Barthes, Mauron, Goldmann sont nommés pp. 9 et 159-160 avec, sans commentaire, Starobinski, p. 159, n. 1.

² « D'*Alexandre le Grand* à *Mithridate* : persistance d'une velléité racinienne ». La référence, donnée p. 29, n. 1, n'est pas reprise à la bibliographie.

développement de la poésie des distances (p. 49 à 51 et p. 70), les apparentements dans la série des personnages (pp. 118-119), et autres filières thématiques. Au total, la position méthodologique manque peut-être de netteté, sinon de fondement. Du moins M.G. a-t-il choisi que la profondeur de l'œuvre reste liée à sa littéralité : à mon sens, la seule façon de connaître la littérature sans la détruire.

Le projet n'en est que plus ambitieux. De nos jours, les synthèses de Racine se contentent d'un aspect, fût-il structural, telle la cohérence fonctionnelle pour *Odette de Mourgues*, et l'on se détourne de l'itinéraire racinien comme d'un labyrinthe ou d'un sentier battu. Il est intéressant de rapprocher M.G. de ses précédents les plus proches : Th. Maulnier dans son *Racine* et R. Picard dans ses introductions de la Pléiade. Le premier sacrifiait souvent l'itinéraire à la synthèse apologétique, sinon la littéralité à la thématique. M.G. doit beaucoup au second, et le dit (p. 173). On ne le lui reprochera pas, il pouvait choisir un moins bon guide. Mais il s'exposait à une comparaison dangereuse. Outre sa profondeur, l'essai de critique interne avait reçu de R. Picard une fonction qui favorisait sa précision et son efficacité : strictement appliqué à la pièce dont il éclairait la singularité, il préludait à sa lecture. M.G. choisit en quelque sorte une position intermédiaire : l'itinéraire de synthèse. Avec ses dangers : comme le fil d'Ariane, on doit le tenir jusqu'au bout, quelle que soit la fatigue du voyage qui ne correspond pas toujours aux temps morts de l'œuvre et l'on regrettera certains envahissements de résumés (pp. 54-55, 59-60, 129-136) dont *Phèdre* elle-même est victime. Avec ses compromis déjà signalés :

la chronologie une fois transgressée, aux groupements proposés, on est tenté d'en ajouter ou d'en opposer d'autres — et pourquoi pas celui des tragédies « nautiques » dont M.G. lui-même reprend la suggestion à P. Guégen (p. 41), et où il cherche une part importante de la poésie racinienne (cf. par exemple pp. 52-53). Mais que deviendrait un itinéraire traversé d'anachronismes ? Combinez deux perspectives explicatrices, elles finiront par se nuire. Tout compte fait, M.G. a bien mesuré ce danger. Son itinéraire poétique, sans s'égarer dans ses anticipations, aura été plus qu'une chronologie.

Après trois siècles de critique racinienne, l'itinéraire devait être de reconnaissance plus que de découverte — essai, mais avec bibliographie. On ne cherchera donc pas trop de nouveautés, se félicitant d'y trouver peu d'erreurs, dans une synthèse nouvelle par son choix et son organisation des acquis de la critique, par son raccourci et ses trouvailles d'expression. Son originalité principale reste dans cette conception de l'innocence meurtrière, clef de voûte du tragique racinien, qui a gagné des proportions mieux mesurées à rejoindre la discipline de l'itinéraire. Il en est d'autres : c'est le critique de l'innocence qui aura dit le plus clairement la vilenie d'*Oreste* (pp. 51 et 52) — par contre, tiendrait-il pour rien le commentaire de Péguy sur *Iphigénie*, moins « oie blanche » qu'on ne nous la présente p. 66 ? Son cheminement abonde en rapprochements heureux autant que rapides : par exemple, reconnaître en *Jocaste*, coexistantes, mais séparées, « la lucidité prophétique de *Phèdre*, et la lucidité pratique d'*Enone* » (p. 18) peut éclairer le tragique du personnage et l'évolution racinienne. Avait-on déjà

décélé ces rapports symboliques dans *Phèdre* : celui qui a passé les sombres bords n'est pas un intrus dans une tragédie où « tous ont franchi les bornes » (p. 114) ; celle qui prétend qu'on ne voit point deux fois le rivage des morts n'en finit pas d'y revenir (p. 130).

Au demeurant, on retrouve avec plaisir, sous leur forme nouvelle, de très vieux enseignements : les grandes rivalités de Racine, sa soumission à un patrimoine culturel dont il combine et mûrit les leçons, le détour que sa complaisance à l'histoire apporte à sa vocation légendaire, les raisons de son silence, etc. Le labeur érudit y trouve d'ailleurs son fruit : il libère celui qui sait se l'approprier sans s'y enfouir. Certes, tout n'est pas fruit du même arbre dans cette liberté parfois vagabonde. À côté des sources proprement dites, prennent place les modèles analogiques comme *les Choéphores* et *les Euménides* (p. 153), ou les analogues inconnus de Racine, comme *Macbeth* (pp. 154 sv.). L'élargissement de la culture n'est pas nécessairement favorable à la concentration du raisonnement. (Même le Camus de *la Chute* apparaît entre parenthèses, p. 50). Mais un danger plus grave menace la synthèse, lorsqu'elle englobe des zones encore mal connues. Il en est de fondamentales pour cet essai : je doute que ce pré-supposé philosophique, pour lequel il n'est pas de tragique sans sacré, ait bien inspiré la critique en lui suggérant d'assimiler le divin et ses substituts (ici empire romain ou passion divinisée) ou de crier à la restauration du sacré dès qu'un dieu apparaît, fût-il mythologique. Je crois, pour en avoir tenté l'analyse, qu'entre ces déviations d'un même besoin fondamental, l'importance des écarts peut aller jusqu'à la

différence de nature. Saisir le sens profond du phénomène, c'est sans doute rapprocher ce que l'on croyait divers, mais aussi distinguer ce que l'on croyait semblable.

L'altitude de l'essai expose toujours aux simplifications, voire aux contresens. Faut-il compter Jocaste ou même Étéocle (cf. IV, 3) parmi ces êtres sans passé et donc sans poésie de *la Thésbaïde* (pp. 23-24) ? Est-ce Oreste, ou ses hommes, qui précipitent l'exécution de Pyrrhus (p. 57) ? Iphigénie veut-elle mourir seulement pour son père (p. 69) ou parce qu'il ne la laisserait vivre que loin d'Achille (V, 1) ? Ce n'est pas l'inconstance de Thésée qui le conduit aux enfers (pp. 125 et 137) pour servir « à regret » les desseins amoureux de Pirithoüs (III, 5). Ailleurs, mieux vaudrait garder l'altitude : je n'insiste pas sur le soufflet de l'Intimé, humanisé « par le rapprochement implicite avec les plaisirs de la bouche » (p. 83).

Tout dans l'essai est dans la langue, puisque tout est dans la pensée. M.G. a le don de la formule. Pouvait-on mieux définir la variété racinienne : « esthétique du défi [...] contrepartie obligée [d'un] art de la soumission » (p. 88) — à rapprocher d'une expression si subtile qu'on pourrait y voir un lapsus et qui montre Racine recherchant de tout temps « la difficulté vaincue » (p. 88, c'est moi qui souligne). Comment ne pas acquiescer : Troie, « Cette dévastation par laquelle se fonde en culpabilité la culture de l'Occident » (pp. 61-62) ; Agamemnon, ce « sacrificateur scarifié » (p. 69). À un autre niveau, Narcisse rapproché d'Acomat devient, malgré les apparences, un « Grand Eunuque du pouvoir » (p. 89). Voici, « en proie au retour d'âge », (p. 146) la cour de Louis XIV vieillissant. Voici Agamemnon exhortant sa fille par « des consi-

dérations de bon exemple dignes d'une duchesse à tabouret » (p. 64). Oui, les Maurons ont *inverti* les rôles (p. 160). L'irrévérence de l'expression, lorsqu'elle égratigne à bon droit son objet, aiguillonne l'esprit du lecteur. Mais gare au calembour s'il se dégrade : l'association « *antiphysis* galopante » (p. 80) n'est pas digne du comique des *Plaideurs*, si même elle rend compte de leur univers. J'apprécie davantage qu'un brin de La Fontaine, un soupçon de Massillon aide à caractériser le tragique de *la Thébàïde* (« guerre à tout ce qui respire ! », p. 14), ou l'« agitation [...] oiseuse » de Jocaste (p. 20 ; mais, en dépit de Massillon, *vaine* aurait mieux convenu pour Jocaste).

Par contre, pourquoi un légitime souci d'expressivité doit-il basculer tantôt dans le précieux, tantôt dans le burlesque. Par exemple : la descente au labyrinthe serait une « promenade héroïque » (p. 131) ? « la vie n'a de refuge [...] que dans la mort » (p. 128) ? La passion serait « la flamme à laquelle il fut donné par lui [Racine] de renaître des cendres d'une métaphore de longue date refroidie » (p. 8) ? La surcharge précieuse ne peut rendre une âme à la préciosité. À l'opposé, la galerie du milieu : passe pour la « Crétoise en rut », « femelle en chaleur » (p. 116), imputable à Sénèque. Mais qu'après le « coup de pouce » d'Hippolyte (p. 130), Phèdre « déballe tout son pauvre paquet » (p. 131), qu'Esther « tire sur l'ennemi sous le couvert des légions célestes » (p. 147), que paraisse cette « vieille sorcière » d'Athalie (p. 156), on se trouve loin du naturalisme de Brunetière. Monime « parquée intacte » dans un harem (p. 31), rappelle cruellement Agrippine « en perte de vitesse » (p. 91). Voici encore Oreste « *floué* » (p. 56)

par une « fille qui [...] se crispe » (p. 52) et lance une « bordée d'injures » (p. 56) à Pyrrhus. Qui trouvera « désopilante » (le mot est appliqué aux *Plaideurs*, p. 78) cette parodie de Racine ?

Je passe sur quelques embarras de style ou pronoms équivoques (comme dans cette citation adaptée de la page 15), qui pourraient faire perdre de vue que l'essai de M.G. a le grand mérite de nous apporter, dans une langue neuve, une synthèse allègre, judicieusement informée et cependant personnelle, du devenir racinien.

Maurice DELCROIX

Facultés universitaires d'Anvers

□ □ □

Maurice DELCROIX, *le Sacré dans les tragédies profanes de Racine. Essai sur la signification du dieu mythologique et de la fatalité dans « la Thébàïde », « Andromaque », « Iphigénie » et « Phèdre »*, Paris, Nizet, 1970, 509 p.

Voici le fruit d'une longue fréquentation de Racine : l'idée de ce livre, achevé dès 1965, date des années 50. Des études parues depuis 1965, seule la bibliographie, riche de plus de cinq cents titres qui regroupent tous les « ouvrages consultés », fait quelque mention. Disons d'emblée que le dessein de M. Delcroix est exactement contraire à celui de M. Gutwirth dans son récent *J. Racine. Un itinéraire poétique* (Presses de l'Université de Montréal, 1970) : où celui-ci tente l'histoire d'une création dont le développement obéit à sa loi propre, celui-là met en lumière la variété et l'incohérence dans le traitement de la donnée mythologique. Le refus de la chronologie, le refus d'une